



Personne ne parlera de nous quand nous serons mortes

Nadie hablara de nosotras cuando hayamos muerto

de Agustin Diaz Yanes

Fiche technique

Espagne - 1995 - 1h45

Couleur

Réalisation et scénario :

Agustin Diaz Yanes

Musique :

Bernardo Bonezzi

Interprètes :

Victoria Abril

(Gloria Duque)

Federico Luppi

(Eduardo)

Pilar Bardem

(Dona Julia)

Daniel Gimenez Cacho

(Oswaldo)

Ana Ofelia Murgia

(Dona Amelia)

Guillermo Gil

(Evaristo)



Victoria Abril (Gloria)

Résumé

Jeune, jolie, mariée à Juan, torero promis à un brillant avenir, Gloria a tout pour être heureuse.

Pourtant, lors d'un combat, une grave blessure plonge Juan dans un coma profond, et son destin bascule. Elle sombre dans l'alcoolisme et fuit vers le Mexique pour abandonner son appartement, les traites impayées, la misère.

Au Mexique, elle se trouve contrainte à la prostitution pour survivre. Mêlée par hasard à un règlement de comptes entre gangsters mexicains et policiers américains, elle est expulsée et retrouve Madrid et son passé. (...)

Critique

Un règlement de comptes entre mafia et police oblige Gloria à quitter le Mexique pour son Espagne natale. Elle avait fui un mari dans le coma et une montagne de dettes, elle retrouve son passé aussi pauvre qu'elle l'a quitté. Le carnet d'adresses dérobé aux gangsters reste, à ses yeux, la seule chance de se «refaire». C'est aussi le meilleur moyen de s'attirer des ennuis...

Après un début brouillon, Agustin Diaz Yanes nous entraîne, pour sa première réalisation, dans une sorte de thriller social porté par son actrice principale. Victoria Abril y incarne avec conviction une jeune

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

femme qui refuse sa condition. «Les pauvres sont des princes qui doivent reconquérir leur royaume» affirme-t-elle. Malheureusement, en se trompant de royaume, elle accumule les erreurs. Sa belle-mère Dona Julia (Pilar Bardem) lui enseignera que, si devenir riche est le rêve du pauvre, la quête de dignité importe avant tout. Un message pour lequel le jeune réalisateur n'hésite pas à alterner scènes d'action saignantes et comédie sociale où les questions liées au chômage, à l'alcoolisme, au troisième âge, voire au prix du kilo de merlan, s'affichent au quotidien. Ce n'est pas toujours très fin, mais cela a le mérite d'être explicite et parfois délicieusement fou : un tueur professionnel qui demande conseil à un curé, une ancienne alcoolique en livreuse de bière... Un premier film prometteur récemment comblé par huit Goyas, l'équivalent espagnol des Césars.

Christophe Lagane

qué, recycler le mélodrame et les scénarios outrageusement sacrificiels d'un certain cinéma. Gloria (Victoria Abril, qui s'en sort très bien sauf dans les scènes d'hébétude avinée), Gloria donc (déjà ce prénom) femme tombée dans la prostitution et l'alcoolisme après que son mari est entré dans le coma, ne sera sauvée que par le double sacrifice de sa belle-mère (Pilar Bardem, parfaite) et d'un tueur à gages. A force de vouloir jouer sur plusieurs tableaux, Diaz Yanes finit par perdre sur tous. Du coup, son film est un peu du genre ni-ni. Ni le récit haletant d'une pute en cavale (l'énergie est trop heurtée, discontinue, avalée par tous les trous noirs sentimentaux), ni un mélo aux débordements lacrymaux (la nostalgie, qui est la douleur fondatrice du film, ne se dit jamais que sous forme convenue). Ni un genre, ni l'autre donc. Ni bien bien, ni pas bien. Quelconque.

Stéphane Bouquet

Cahiers du Cinéma n°500 - Mars 1996



Propos éclatés avec Agustin Diaz Yanes

Lorsque le cinéma espagnol s'attaque à l'efficacité américaine, cela donne **Personne ne parlera de nous quand nous seront mortes**, dont le (beau mais long) titre annonce déjà que, question efficacité, quelque chose cloche. Agustin Diaz Yanes, dont c'est le premier film, n'a pas su se contenter de son histoire de mafia matriarcale et mexicaine, avec son lot de tueries et de séances de torture, alors qu'il avait déjà assez à raconter. Il lui a fallu faire plus compli-

Réaliser **Personne ne parlera de nous...** était une inconscience.

Sur le plan financier, les producteurs ont pris un risque certain (250 millions de pesetas), et sur le plan artistique je pense que, plus qu'un risque, c'était une folie. Aujourd'hui, pour faire un film en Espagne, il faut un minimum de 150 à 170 millions. J'ai compté sur une très bonne distribution, chère, avec beaucoup d'heures de travail, de mouvements, d'extras...

Le pire, c'était avant le tournage. J'avais

peur, je n'étais pas sûr de moi... Une fois que je me suis mis au travail j'ai oublié mes craintes. Tout a été tourné ! Quand j'étais scénariste, j'allais sur des tournages, je pensais être préparé. J'avais une vision beaucoup plus claire en tant que scénariste. Etre réalisateur c'est différent, tout le monde pose des questions, c'est terrible...

Quand nous avons projeté le film à San Sebastian, nous avons vu que nous étions mis dans une histoire importante. La vérité était qu'il y avait tellement de chances que ça se passe mal que cela me terrorisait.

Je pense que bientôt personne ne saura ce qui m'est arrivé. Ce qui est important, maintenant, c'est que le film ait une carrière commerciale. Je suppose que pour le deuxième film, on m'attendra avec plus de rigueur, mais je n'en attends pas moins.

Notre rencontre avec Victoria a été parfaite.

Je n'aurais pas réalisé mon premier film si Victoria Abril avait refusé le scénario de *Personne ne parlera de nous...*

Elle m'a annoncé que si je ne mettais pas moi-même en scène mon scénario, elle ne faisait pas le film. Le film est le fruit de huit années d'amitié.

Victoria a quelque chose que peu d'actrices ont : elle ne joue pas, elle fait. C'est la meilleure actrice européenne et l'une des meilleures de sa génération au monde. Je le dis très sincèrement.

Je la compare à des acteurs masculins tels que Al Pacino et Robert de Niro.

Diriger des acteurs doit être ce qu'il y a de plus difficile au monde. Mais j'ai suivi ce que disent les Américains : lorsqu'on choisit un comédien, on a déjà 90% du personnage.

Victoria est exactement le personnage que j'ai créé et écrit pour elle.

C'est quelqu'un de perfectionniste et de très professionnel. Elle sait toujours qui est le réalisateur et de qui est le film. Travailler avec elle n'est vraiment pas difficile. C'est même un authentique plaisir. J'ai travaillé sur plusieurs films

avec Victoria, et je l'avais toujours à l'esprit quand j'ai commencé à écrire ce scénario. En fait, si elle l'avait refusé, le film ne se serait pas fait. Il était uniquement pour elle. C'est un rôle dur mais elle le soigne. Pour moi, la meilleure scène est quand elle apparaît, ivre, et qu'elle met la cape. Là, c'est mon sang taurin qui remonte.

Personne ne parlera de nous... n'a rien à voir avec les films de Tarantino. Si je me suis inspiré de quelqu'un, c'est de Scorsese.

Mais je suis un grand admirateur de Tarantino. Quand j'ai vu **Reservoir Dog**, j'avais déjà écrit le scénario de mon film. Tarantino m'a aidé au moment d'ouvrir les portes des producteurs... car maintenant ils ne s'effraient plus avec des films au contenu fort !

Ce film est un hommage à mes parents. De mon père j'ai la référence au monde taurin et de ma mère j'ai le souvenir d'une génération de femmes avec un code de valeurs très différent du nôtre. Je suis issu d'une famille de gauche qui a vécu dans un quartier ouvrier de Saragosse et qui a souvent été dans le besoin. C'est cette ambiance que j'ai voulu refléter dans le personnage de la belle-mère, par l'une des valeurs obligées du cinéma espagnol, Pilar Bardem, un style de femme qui ressemble beaucoup à ma propre mère.

Je me définis moi-même comme un homme de gauche, élevé au sein d'une famille républicaine.

Dossier Distributeur

Le réalisateur



Né en 1950, de père torero et de mère universitaire. Diplômé en lettres et philosophie, professeur de littérature américaine à Madrid, il alterne sa passion pour le cinéma avec une activité d'enseignant et de traducteur. Il traduit plusieurs livres et travaille comme critique littéraire pour différentes revues comme *Cambio 16*, *Diario 16* et *El Socialista*.

Assistant de plusieurs réalisateurs, il se fait connaître comme scénariste.

Il débute derrière la caméra avec **Nadie hablara de nosotras cuando hayamos muerto**, dont il a également écrit le scénario.

Dossier Distributeur

Filmographie

Comme scénariste :

Bâton-rouge 1988
(réalisé par Rafael Monleon)

A solas contigo 1990
(réalisé par Edouardo Campoy)

Demasiado corazon 1991
(réalisé par Edouardo Campoy)

Comme réalisateur

Nadie hablara de nosotras cuando hayamos muerto 1995

Personne ne parlera de nous quand nous serons mortes